



N° 23

Juin 2011

## LES AMIS DE LA CAPPADOCE KAPADOKYA DOSTLARI

### Le mot du président

Accompagné de François de Jerphanion, je rentre d'un court voyage en Cappadoce. Son but était de rencontrer les donateurs grecs et d'assister au démarrage des travaux de restauration de la coupole de Kızıl Kilise (Eglise Rouge). Le contrat avec l'entreprise Mimsan, chargée des travaux de sauvegarde, a été signé le 27 avril, les fonds nécessaires au démarrage ont été envoyés quand nous étions sur place.

Le Père Blanchard voulait que cette église soit sauvée : ses amis, en 1999, ont fondé l'association "Les amis de la Cappadoce" pour répondre à son désir, comme si une mission leur avait été donnée.

Nous arrivons au bout d'un long processus qui a mobilisé les efforts de notre équipe franco-turque. Le professeur İsmet Ağaryılmaz, de plus, s'est passionné pour cette église et a mobilisé ses étudiants plusieurs étés pour en lever les plans de façon très précise. Le professeur a su convaincre les autorités turques de l'intérêt de cette église et ils ont approuvé le projet de restauration.

Au cours de ce voyage, nous avons rencontré les ingénieurs et le tailleur de pierres de l'entreprise Mimsan et aussi des membres éminents de l'association grecque, Eliniki Etairia, qui participe au financement des travaux.



Nous avons eu la surprise et la joie d'être présents lors de la visite de Kızıl Kilise par le patriarche grec d'Istanbul, sa sainteté Bartholomée, à l'occasion d'un déplacement en Cappadoce.

Les travaux devraient être achevés à la mi octobre 2011 et nous aurons à solder les comptes. Il nous reste à trouver un complément de fonds. Je renouvelle mon appel à don.

Pierre Couprie

Le Centre Sèvres a présenté du 10 au 20 mai l'exposition sur la Cappadoce, très appréciée du public.

## Kızıl Kilise ou Eglise Rouge

Qui a eu la chance de voir cette "église construite", solitaire dans la montagne, s'en souvient.

Passé le très beau village de Güzelyurt, nommé Karballa au 4<sup>e</sup> siècle, plus tardivement Gelveri, la route monte au pied de la forteresse de Sivri Hisar, construite sur un sommet repérable de partout. Passé le col, on débouche dans une cuvette presque entièrement fermée. Là, se dresse Kızıl Kilise. Sa couleur pourpre frappe en premier lieu.

L'église se dresse, isolée et raffinée, là où on ne l'attendait pas. Au printemps, elle surgit du vert des champs, l'été, c'est sur fond d'or. Nous ne l'avons pas vue sous la neige, très abondante l'hiver à cette altitude supérieure à 1700 mètres ; est-elle accessible alors ?

De hautes assises de pierres de même hauteur, ajustées avec soin, font le tour du monument. Un habile système de décharge a protégé les linteaux formés d'énormes pierres taillées. Les voûtes des deux nefs sont tombées, mais la coupole, posée sur un tambour, tient encore, presque par miracle.

S'intéresser à un pareil monument, c'est rencontrer les énigmes qu'il pose.

En premier lieu il s'agit d'une église construite le long d'un chemin qui mène d'Occident à Antioche, puis à Jérusalem. Les nombreuses croix gravées à hauteur d'homme sur les murs sud de l'église attestent le passage de pèlerins. En effet, avant d'atteindre les terribles passes ciliciennes, portes du Taurus, et joindre Tarse puis Antioche, il fallait contourner ou, ici, traverser la barrière constituée par les monts Melendiz qui culminent à plus de 3000 mètres.

Kızıl Kilise, dotée d'un parecclesion, petite nef adossée au nord de la grande, pourrait être une église funéraire. Dans ce cas, à la mémoire de quel saint a-t-elle été érigée ? Aucun document écrit ne nous renseigne.

Les Grecs, qui vivaient dans la région au début du vingtième siècle, la plaçaient sous le patronage de Saint Pantaleimon.

Mais on ne peut éviter de penser à Grégoire de Nazianze, célèbre Père de l'Eglise, dont on sait que la propriété de famille se référait aux lieux nommés Nazianze, Arianze, Karballa... tous cités dans les nombreuses lettres conservées de ce Père. Certains placent Arianze, lieu de la naissance et de la mort de Grégoire, à proximité immédiate de Kızıl Kilise, mais la question reste ouverte. L'altitude élevée, plus de 1700 mètres, rend difficile d'imaginer que ce Père ait pu passer ici les dernières années de sa vie et y écrire une grande partie de son œuvre.

Quand a été construite cette église ? Certains archéologues l'ont rapprochée des églises arméniennes construites au VII<sup>e</sup> siècle. Mais l'histoire de l'Anatolie dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle est marquée par l'affrontement entre l'empire perse sassanide, et l'empire byzantin. Jérusalem est prise par les Perses en 614. L'empereur Héraclius n'est victorieux qu'en 628, mais les Arabes prennent la Syrie en 634 et Jérusalem en 638 : dès lors, deux mondes s'opposent.



Voici une des premières photos du chantier.  
<http://mimsanmuhendislik.com/iletisim.php>  
présentera les photos du chantier de sauvegarde de l'église, semaine après semaine.

La mise au point du projet de restauration a été l'occasion de dater par le Carbone 14 une pièce de bois qui forme encore le chaînage de la base de la coupole de Kızıl Kilise : ce bois date du début du VI<sup>em</sup> siècle, de l'époque de l'empereur Justinien. Les fouilles, effectuées en 2007 et 2008 autour de l'église, ont confirmé qu'elle faisait partie d'un petit établissement, réunissant monastère et garnison, semblable à ceux suscités par cet empereur, alors que le souvenir de Grégoire de Nazianze, mort en 490, était vivace à Constantinople et sur place.

Enfin, en 2004, le pape Jean-Paul II a rendu au patriarche de Constantinople, Bartholomé, les reliques de Saint Grégoire de Nazianze, conservées à Rome depuis près de 1000 ans.

# Journée des Amis de la Cappadoce du 30 janvier 2011

## Conférence du matin par M. Desreumaux :

### LES COMMUNAUTES SYRIAQUES DU TUR ABDIN (la montagne des serviteurs)

M.Desreumaux a prononcé une conférence passionnante illustrée par de nombreuses et belles diapositives. Nous avons tenté de faire une synthèse de l'essentiel de son propos.

Traiter des communautés syriaques en Turquie étant un vaste sujet, le conférencier a choisi de se restreindre à la région du Tur Abdin, située entre les villes de Mardin et Nusaybin (Nisibe) au sud de la Turquie, frontière séparant le monde romain du monde perse aux premiers siècles du christianisme.



On se trouve ici entre le Tigre et la frontière syrienne, sur un plateau de calcaire tendre dont l'altitude moyenne est de 950 m, mais qui peut monter jusqu'à 1400 m ; il est couvert de chênes verts nains à côté de vergers et de vignes.

Vingt à vingt cinq mille chrétiens vivent ici, qui sont membres de la branche syriaque occidentale, non chalcédonienne, orthodoxe, dont le patriarche est à Damas.

Le conférencier regrette de manquer de temps pour parler d'Urfa (Edesse) et du Hakkari.

Edesse est la ville du roi Agbar. La légende raconte que le roi aurait entendu parler de Jésus, de ses miracles et de ses difficultés et lui aurait écrit en lui proposant de l'accueillir à Edesse.

Jésus aurait reçu la missive à la veille de sa Passion et répondu en déclinant l'invitation, mais en promettant qu'un de ses disciples viendrait guérir et convertir le roi. Celui-ci aurait eu le privilège de recevoir un portrait du Christ, origine du visage prêté à Jésus par la suite ; ce visage, peint miraculeusement, fut découvert au 11<sup>e</sup> siècle et on le retrouve en Cappadoce à Göreme, peint au 11<sup>e</sup> dans l'Eglise sombre et dans l'Eglise cachée. Puis il entreprit un voyage de Constantinople vers l'Occident. Des textes attestent de l'existence d'une communauté chrétienne à Edesse dès 201, ce qui expliquerait que Saint-Ephrem s'y soit installé.



Il aurait aimé parler des chrétiens syriaques du Hakkiri (Kurdistan), entre le lac de Van et Mossoul, chrétiens d'Irak dont on parle beaucoup, actuellement. A Sarcelles, l'Eglise syro-chaldéenne réunit une communauté de réfugiés. (1)

La région est pauvre, ce qui explique le mouvement d'immigration dès les années 1970. Cependant les chrétiens, commerçants, bijoutiers, étaient plus éduqués que les Turcs et devenaient médecins, universitaires. Les conflits, souvent à propos de terres, expliquent qu'eux aussi soient partis. Beaucoup ont choisi l'Allemagne et la Hollande, certains, moins nombreux, la Suède ou la France.

La plupart reviennent l'été et, devenus ingénieurs, avec de bons salaires, ils font nettoyer et restaurer l'église du village, où les offices sont toujours célébrés, parfois l'été seulement, lorsque les immigrés viennent « au pays ». L'hiver, il reste ici 5 familles, là une douzaine, 8 à Diyarbakir, grande ville kurde dont la Meryem-Ana témoigne d'une longue et brillante tradition chrétienne.

Les conflits existent entre chrétiens et kurdes musulmans. Par exemple, à Mor Gabriel du Quartmin, il y a deux ans, l'archevêque a reçu par lettre d'huissier une mise en demeure de remettre toutes les terres du monastère à la mairie. Il y eut procès et l'archevêque, défendu par des avocats turcs et même kurdes, a eu gain de cause.

Les chrétiens ont souvent des réactions anti-musulmanes excessives, mais qui s'expliquent par les conditions de vie difficiles et leur situation de minorité qui se sent incomprise. Mais il y a aussi maints exemples de contacts fructueux entre chrétiens et musulmans. A Midyat, ville de 50 000 habitants, chrétienne à 98%, en 1950, une jeune fille kurde musulmane a soutenu une thèse sur l'ornementation des maisons et églises de Mardin.

A Nisibe, où naquit St Ephrem, Madame le Maire, jeune femme kurde musulmane, fait tout ce qui est en son pouvoir pour mettre en valeur l'église, avec l'aide des jeunes chrétiens syriaques, et en profite pour attirer des historiens chrétiens afin d'organiser un colloque de 500 personnes dans le grand centre culturel qu'elle a créé.

Par contre, une jeune femme ayant fait des études d'archéologie à Diyarbakir disait qu'il ne lui était pas facile, en tant que femme, de mener des travaux de restauration dans une communauté dirigée par des moines prêtres !

Un exemple montre les relations étroites entre les deux religions, chrétienne et musulmane. A Mizizah, petite ville qui ne compte plus que 7 familles chrétiennes (150 avant l'exil en 1970), on peut voir, à l'église, un lectionnaire et une enluminure du 20<sup>e</sup> siècle, avec une petite indication en écriture arabe de l'ascension de Mahomet (son voyage à Jérusalem) ; mais la croix, les anges à six ailes de la vision d'Isaïe, la lune et le soleil renvoient à celle de Jésus. Deux interprétations sont possibles : c'est le fait, soit d'un chrétien voulant protéger le livre et le rendre intouchable lors d'une attaque, soit une récupération de l'image par un musulman...

Les églises du Tur Abdin possèdent des traits communs : en général elles sont assez basses ; beaucoup ont des voûtes en berceau, héritage d'une technique romaine : la voûte est construite en briques servant de voussoirs, briques retenues par du mortier de chaux qui, en durcissant, devient très solide. Un dais abritant l'autel est fréquent. A Mor Gabriel, un dais figure sur une très belle mosaïque du VI<sup>e</sup> siècle sur laquelle l'autel et une offrande sont figurés à la façon syriaque, une sorte de ciborium en demi-dôme (comme une abside).

Beaucoup de ces églises datent du 5<sup>e</sup> ou du 6<sup>e</sup> siècle, voire du 4<sup>em</sup> siècle comme Mor Jacob le Reclus à Salah ; et, comme c'est le cas ici, on constate des reconstructions à diverses époques, parfois récentes : 20<sup>e</sup> et même 21<sup>e</sup> siècle ! Mor Jacob, comme toutes les églises monastiques du Tur Abdin, a un plan transversal : alors que dans les églises paroissiales le chœur est prolongé par la nef (plan longitudinal), dans les églises monastiques le grand axe de la nef longe la ligne des absides.



Mor Jacob présente une particularité, elle a été bâtie autour du lieu de réclusion volontaire de Jacob, système de réclusion typique de la tradition syriaque : le moine s'enfonçait et on lui passait sa nourriture par une petite fenêtre.

Toutes ces églises regorgent de trésors : vestiges sculptés de têtes de petits lions moustachus datant du 7<sup>e</sup> siècle à Kfarze, magnifique chapiteau bas du 4<sup>e</sup> siècle, typique du Tur Abdin à Hah, très belle porte du sanctuaire de Mor Yacub, et partout de nombreuses inscriptions anciennes ou récentes, comme cette inscription funéraire en turc et en syriaque, en mémoire d'un maire chrétien assassiné par des brigands turcs en 1993. A Ainwardo (source de la rose), l'église est fortifiée et la porte surbaissée.

A Salah, on trouve des ermitages rupestres, de très beaux décors, une église et des salles conventuelles creusées, et, sur un sarcophage romain, une croix sculptée semblable à celles de Cappadoce.

Une église mérite une attention spéciale, celle de Diyarbakir, grande ville kurde entourée par 5,500 km de murailles à base byzantine. Seulement 8 familles chrétiennes vivent ici maintenant, mais le monastère de la Vierge, Meryem Ana, peut être comparée à celui de Cluny pour son importance et témoigne d'une grande tradition remontant au 4<sup>em</sup> siècle : il a vu conciles théologiques, conciles iconoclastes... On trouve ici toute l'histoire de la Turquie de l'Est, du Proche-Orient, de la Mésopotamie Supérieure, de l'Iran, du Kurdistan, iranien et irakien. La plaque funéraire de Denys Bar Salibi, mort en 1171, permet d'évoquer cet évêque métropolitain, l'un des plus grands commentateurs de la bible en syriaque, un immense exégète.

A Zaz, Mor Dirnet est abandonné en 1993. Son dernier habitant, un moine prêtre, écrit des poèmes superbes en syriaque classique. A Naher Bet Grigo, un jeune homme copie une inscription syriaque ; il a fait une maîtrise en syriaque classique à l'institut orientaliste de Louvain et parle le syriaque moderne. La relève est assurée. Le présent retrouve le passé.

Des liens existent entre les chrétiens de part et d'autre des frontières actuelles. Par exemple, l'évêque auxiliaire du patriarche catholique de Beyrouth est originaire de Mardin.

Le génie du monde syriaque a été de s'approprier la culture, la philosophie, la science du monde grec. La culture syriaque a été créée à partir du monde qui existait. Jacques d'Edesse parlait grec et enseignait la philosophie en grec et syriaque. Les écrits des Pères cappadociens ont été traduits en syriaque.

(1) *Les Assyriens du Hakkiri au Khabour*, Georges Bohas et Florence Hello Bellier, Editions Geuthner

## Conférence l'après midi de Nedim Gürsel :

### IMPRESSIONS DE VOYAGE

Je suis un ami de la Cappadoce. J'ai été très impressionné lorsque je l'ai vue pour la première fois. J'étais au Lycée de Galatasaray, enfoui dans mes pensées, solitaire, enfermé dans un lieu clos au milieu de Péra. A cet âge, l'imagination se développe. Je rêvais de voyages. Je venais de découvrir Baudelaire. C'était dans les années 60. Mon professeur de géographie a proposé une escapade en Cappadoce. J'y suis retourné, il y a deux ans, avec un jeune photographe français.

En ce moment, en Turquie, on a tendance à ignorer les civilisations antérieures à l'Islam.

Le jour où le livre "Sept derviches" parut, j'étais invité par une chaîne de TV qui montrait une prière dans une église à Kars en parlant ainsi "nous allons reconquérir ces terres". J'ai déclaré que ce discours ne convenait pas dans un pays qui se veut candidat à l'UE. Mais en même temps, en Turquie, les tabous bougent. Il y a un discours de rejet par rapport aux civilisations ante-islamiques, mais en même temps beaucoup d'ouverture, notamment un effort pour régler la question kurde, mais aussi, dans ce cadre, une ouverture vers les alevites. Une précision : tous les bektachis sont des alevites, mais tous les alevites ne sont pas des bektachis.

\*\*\*

J'essaierai de partager avec vous quelques impressions de ce voyage que j'ai fait, il y a quelques années. Dans la steppe, au milieu des collines de toutes tailles, des champs moissonnés, des étendues infinies, une grande sérénité vous enveloppe ; ce sentiment de grandeur fait tressaillir votre être intérieur. Vous comprenez mieux alors pourquoi le soufisme anatolien a fleuri dans cette géographie, pourquoi il a pris souche dans ces terres arides auprès de ces rochers brûlants, ces arbres solitaires dont les branches oscillent au vent. Là, vous vous laissez emporter par l'écoulement du temps. Il ne s'écoule pas aussi vite qu'en ville, il tourne lentement comme une meule de moulin, une lourde meule en pierre. En tournant, il transporte jusqu'à nos jours quantité de légendes, de croyances, de dires, qui constituent peu à peu la mémoire collective des gens de la région.

Mais avant de pénétrer dans l'univers des légendes, essayons de voir du côté de l'histoire.

Historiquement parlant, on ne connaît pas grand-chose de **Hadji Bektaş** car il n'existe aucun témoin oculaire qui le mentionne. Son nom n'est pas cité non plus dans les écrits de ses contemporains.

D'après Elvan Çelebi, auteur du 14<sup>e</sup> siècle qui relate la vie de son grand-père, Baba Ilyas, pendu sur les remparts de la citadelle d'Amatias en 1240, pour avoir soulevé contre l'Etat seldjoukide les tribus turkmènes semi-nomades, Hadji Bektaş fut un disciple de ce dernier, sans toutefois participer à la révolte écrasée par l'armée du sultan.

Une autre source ancienne qui parle beaucoup plus en détail de Hadji Bektaş est la chronique de Ashikpashazade de Tavari Ali Osman, rédigée au 15<sup>e</sup> siècle. Selon cet ouvrage, mais aussi selon les travaux récents, comme ceux de Yachar Hocak, mais un peu plus anciens comme ceux de Fuad Köprülü, ou encore le livre d'Irène Melikoff qui fait autorité, Hadji Bektaş est né en 1209 à Nishapour dans le Khorasan, l'actuelle province iranienne et la Transoxiane. Il a été élevé par un disciple du grand soufi turkmène Ahmed Yesevi, le maître soufi du Turkestan, mort en 1166, avant de venir en Anatolie pour s'installer définitivement à Soluca Kara Yölük. Il a commencé à répandre sa parole, doctrine transcrite plus tard par ses disciples dans un ouvrage en arabe, intitulé Makalat. D'après Ashikpashazade, il ne serait pas venu seul, mais avec son frère, tué à Sivas, lors d'un combat entre l'armée seldjoukide et les Babais.



Tout en étant un derviche errant jusqu'à son installation à Soluca Kara Yölük, il serait aussi, et surtout, un chef de tribu portant le nom de Bektaşlı, ce qui me paraît contradictoire, car en chef tribal, il est difficile de l'imaginer comme un derviche ascétique et contemplatif.

Quoiqu'il en soit, une fois établi dans ce petit village de sept foyers seulement, il aurait mené une vie de retraite jusqu'à sa mort, survenue vers 1273.

Ashikpashazade écrit encore à son propos, qu'étant un derviche extatique et contemplatif, il était incapable de fonder un ordre religieux structuré, tâche accomplie par son disciple Abd'al Musa et surtout par Balim Sultan, venu deux siècles plus tard de Dimotoka, des Balkans.

Ce dernier est considéré comme le second fils, le véritable fondateur de l'ordre tout au début du 16<sup>e</sup> siècle.

Ahmed Eflaki, auteur de Manakib al Arifin relate la vie de Celeleddin Rumi,

Il estime que Hadji Bektaş, l'alter ego de son maître mais aussi son adversaire spirituel, avait un grand cœur plein de lumière, tout en précisant qu'il ne respectait point la sharia.

De nos jours, Hadji Bektaş, dont la vie réelle historique commence à peine à être dévoilée, est considéré comme un vrai saint, un veli, d'où l'un de ses surnoms Hadji Bektaş Veli. Il est surtout vénéré par la communauté alevi de Turquie. Entre alevis et bektachis, il n'y a pas de différence de forme : les deux groupes vénèrent Hadji Bektaş, le saint éponyme de l'ordre, leur croyance et leur dogme étant les mêmes, leur rituel aussi.

Incarnation, métempsychose et métamorphose sont les trois piliers de leur croyance, que l'on peut qualifier d'hétérodoxe par rapport à l'Islam sunnite. J'ajouterai que cette croyance, ou plutôt cet Islam populaire, est une sorte de syncrétisme habitant certains éléments du christianisme et des croyances originaires d'Asie Centrale, en particulier le chamanisme.

Irène Melikof écrit, dans son livre sur Hadji Bektaş, que la confrérie recrute parmi l'élite de la société, tandis que les alevis sont nomades et en grande partie sans éducation. Il faut souligner aussi, en ce qui concerne le Bektachisme et le Christianisme, la similitude entre la venue du Messie des chrétiens et l'attente alevi du Mahdi mufti, le 12<sup>e</sup> iman disparu, qui va revenir pour effacer la pauvreté et l'injustice sur terre, et aussi la ressemblance entre la triade, Allah - Mohamed - Ali et la Trinité, Père - Fils - Saint Esprit.

La légende, les miracles, la renommée d'Hadji Bektaş, que la population orthodoxe appelait Saint Haralambos, se sont également propagés auprès des chrétiens de Cappadoce. D'ailleurs, chaque année au mois d'août, lors des cérémonies commémoratives se déroulant à Hadji Bektaş, ce sujet aussi est à l'ordre du jour lors des tables rondes qui sont organisées en plus des danses rituelles et des déclamations de poèmes. On y discute longuement de la culture alevi.

J'ai été plusieurs fois dans ce couvent qui est maintenant un musée que l'on visite. J'ai été admis dans une famille qui est descendante de Hadji Bektaş : elle est considérée dans la région comme une famille continuant la tradition. J'ai essayé de décrire à ma façon cette cérémonie rituelle que l'on appelle le festin de Balim Sultan, Balim Sultan étant le véritable fondateur de la confrérie. Hadji Bektaş est une figure beaucoup plus mystique.

Il est difficile de cerner historiquement qui il était au juste. Il y a plusieurs légendes. Certains prétendent encore en Anatolie que Hadji Bektaş allait prier à la Mecque sur son tapis volant tous les vendredis, et rentrait après la prière etc.

Voilà comment se déroule ce qu'on appelle le sema, dans le cadre du festin de Balim Sultan. Tandis que le festival organisé par la municipalité continue de plus belle avec la foule, l'exposition de milliers d'objets à vendre allant des cassettes à toutes sortes de pacotilles, les dessins représentant Ali le vénéré jusqu'au T-Shirt d'Hadji Bektaş, nous renonçons à suivre le programme officiel... Nous sommes les invités de Hüseyin Hüssem Ulusoy.

Hüseyin Ulusoy appartient à une vieille famille dont on pense qu'elle descend de Hadji Bektaş. Son grand père maternel, Ahmed Celaledin Çelebi était le dernier chef "spirituel", et donc, le dernier maillon de la confrérie allant de Hadji Bektaş jusqu'à nos jours.

Ahmed Celaledin Çelebi, ayant invité chez lui Mustafa Kemal à son retour du congrès de Sivas, lui avait fait don de toute sa fortune afin qu'elle soit utilisée pour la Guerre de Libération. Lors de la première assemblée se réunissant sous la présidence de Mustafa Kemal à Ankara en avril 1920, il s'était retrouvé à la Vice présidence. Sur la photographie accrochée à un mur de la chambre d'hôte, il regarde du haut de son cheval. Décidé et sûr de lui, il est coiffé d'un colback rappelant la coiffe des derviches, il a le regard vague comme si s'était enfouie dans ses yeux la fatigue des litanies, des danses initiatiques et des rituels.

En dessous est accrochée une photo de Mustafa Kemal, coiffé lui aussi d'un colback, photo qu'il a dédiée "à son excellence Çelebi Efendi". Le cheikh et le fondateur de la République turque laïque se rencontrent en privé sur le même lieu. Après la réforme de l'alphabet, Djemal Çelebi Efendi, qui connaissait le français, avait enseigné le grec et le latin à la population de la ville.

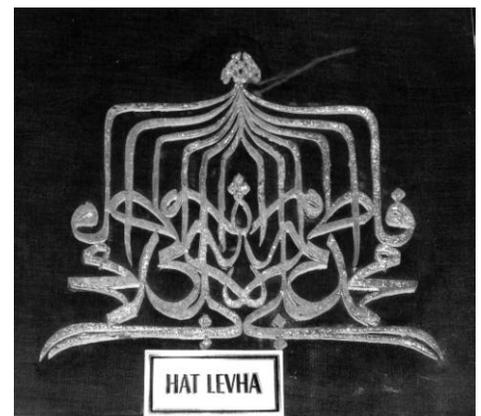
Nous sommes assis dans le grand vestibule haut de plafond de Hüseyin Bey, sur des fauteuils placés sous les tableaux peints par son père. Un cheikh peintre, ce n'est pas très courant, je suppose. C'est vraiment une famille intéressante et je tenais à décrire l'intérieur de cette maison où n'importe qui n'a pas accès. Autour de nous se croisent des invités venus des quatre coins du pays, de Düzce, d'Ankara, de Sivas et de Kısas, le seul village alevi de la région d'Urfa. Comme les femmes ne sont pas assez nombreuses, il n'y a pas de danses rituelles, mais je me laisse aller au son des poèmes, tous plus beaux les uns que les autres. Ils sont accompagnés de saz et de violon.

En fermant les yeux, je crois voir l'assemblée d'hommes et femmes, la tête enturbannée d'écharpe rouge ; mentionnant Hou Ali, ils forment une ronde. J'ai l'impression de les voir tourner comme dans leur danse initiatique, et résonnent dans mes oreilles les vers du poème de Sitki Baba, le poète personnel du cheikh Ahmed Celaledin Celebi

Celui qui a choisi de comprendre la science de l'Être  
S'est fait appeler maître par l'Assemblée des sages

Celui qui a percé les montagnes de l'individualisme  
Cet honorable soldat a été dénommé Ferhat.  
Celui qui a choisi de comprendre la science de l'Être

Dans la pensée soufie anatolienne, il faut combattre afin de dépasser le concept du moi, de l'ego, afin de mener une existence supérieure en dépassant sa propre existence, qu'importe le nom. Dieu ou Ami.



Une partie de l'unicité de l'être prend, à mon avis, tout son sens dans le dépassement des montagnes du moi, comme le dit le poète, Yunus Emre, le grand poète bektachi. Yunus Emre est aussi le fondateur de la littérature turque, puisqu'il a dit ses "nefes" en turc à l'époque où la langue littéraire d'Anatolie était le persan. N'écrit-il pas :

Ne me dites pas que je suis moi,  
Je ne le suis pas,  
Il y a en moi un moi plus profond que moi.

Ne s'agissait-il pas plutôt du pic de Ferhat perçant les montagnes pour faire parvenir l'eau au peuple d'Arzen, pauvre et malade. Mais nous ne sommes pas obligés de choisir à tout prix entre Yunus Emre et Nazım Hikmet. Tous les deux font partie de notre culture, nous ne pouvons pas nous passer, ni de l'un, ni de l'autre. Ferhat dans les poèmes de Yunus percera les montagnes pour faire couler l'eau de vie. Il utilisera son pic pour quitter l'égoïsme. Quant à Nazım, ce sera pour trouver un remède aux souffrances du peuple, pour guérir les malades, panser les blessures.

Je dirai qu'en écoutant les poèmes de Hadji Sıtkı Baba nous prenons un souffle, une inspiration, dans l'assemblée de Hüseyin Hürrem où perdurent les coutumes bektachies transmises par son grand père, le dernier chef spirituel de la confrérie, nous recevons une inspiration, les coupes remplies de rakı. Sous le contrôle des échansons, nous levons nos verres au nom de l'amour du propos, au terme de la cérémonie. Comme le dit un poème bektachi, "si nous avons bu une coupe pleine, puissions-nous plonger". Ensuite, nous partons dans une conversation qui nous mène aux légendes de Hadji Bektaş, aux alevi, à Mohamed, à Ali, puis, de là, à des questions d'actualité.

Hüseyin Bey est un fidèle lecteur de la revue Atlas, un enthousiaste de la nature. Il enseigne le turc à Ankara. Chez lui la parole est plus douce que le miel, les sons du saz, captivants.

Chaque accord nous laisse l'impression de voir surgir tous les saints du Khorasan accompagnés de leurs disciples, car chaque mot prononcé par le poète, assis en tailleur, tout près de moi, enseigne une sagesse.

Et alors les saints du Khorasan entament leur danse extatique. Au son du saz, ils acclament la parole mystique venue des steppes d'Asie Centrale jusqu'en Anatolie, ils crient les révoltes des familles et l'amour. Le monde est désormais un chant, une parole convulsive.

\*\*\*\*\*

### **Nedim Gürsel répond maintenant aux nombreuses questions du public**

#### **Sait-on pourquoi, sous l'Empire Ottoman, le corps des Janissaires, qui était éminemment guerrier, était fort lié aux Bektachis qui aspirent à l'excellence divine et au sacrifice religieux ?**

En effet, le corps des Janissaires était lié à la confrérie bektachie. Une des raisons, peut-être, est que le bektachisme s'est vite répandu dans les Balkans. De même, aujourd'hui, en Albanie, et aussi en Bosnie, en Bulgarie, il y a des traces du bektachisme, très profondes.

Les Janissaires étaient des enfants chrétiens, pris à leurs familles ; ce syncrétisme, c. à. d. quand les bektachis vénèrent Allah, puis Ali, (qui est à leurs yeux parfois aussi important que Mohamed. Ali était le cousin, mais aussi le gendre de Mohamed), rend le rapprochement possible avec la Trinité et est pour ces enfants d'origine chrétienne une croyance plus familière.

J'ai essayé de traduire en français quelques vers de leur chant ; quand ils partaient en campagne avec leur tambour, c'était assez impressionnant parce qu'il y avait beaucoup de musique, beaucoup d'instruments, la zourna.

Les règles que nous suivons nous viennent d'Hadji Bektaş  
Que les soldats osant risquer leur tête viennent à nos côtés  
Il ne faut point trahir, ni main, ni langue, ni ceinture, (devise d Hadji Bektaş  
J'écirai un firman, j'ôterai la vie

Et ils continuaient

Hadji Bektaş est notre maître  
Il fait marcher les murs  
Il prie pour nous les Janissaires

Vive notre renom, le "drapeau griffe"  
Et le noir chaudron  
Gloire à nous

## **Le berceau du soufisme était le Khorasan et ils ont le grand maître, Yesevi, qui a vécu dans le Turkménistan.**

**Celaleddin Rumi** (1207-1273) est né dans cette région et il y a même passé son enfance. Quand il est venu avec sa famille à Konya vers le milieu du 13<sup>e</sup> siècle, il était déjà un adolescent. Celaleddin Rumi s'installa à Konya vers 1230. Son père était un savant, un maître lié à la confrérie. Hadji Bektaş aussi est venu du Khorasan.

Il y a deux grandes figures finalement du soufisme anatolien du 13<sup>e</sup> siècle, d'un côté, Hadji Bektaş qui a fondé le bektachisme, et Celaleddin Rumi qui a fondé le mevlevisme.

Celaleddin Rumi a vécu à Konya qui était une ville importante à l'époque. Le mevlevisme s'est surtout développé parmi les gens de la ville, parmi les lettrés de l'Etat, seldjoukide, à l'époque, tandis que ce sont les paysans pauvres, illettrés, qui se sont reconnus davantage dans la doctrine d'Hadji Bektaş.

Donc, ces deux grands courants mystiques traversent toute l'histoire de l'Empire ottoman.

Ata Turk a dissous les "tekkes" en 1926-27 et, quelques années après la fondation de la Turquie, ils n'existaient plus officiellement. Aujourd'hui, ils renaissent de leurs cendres.

Mais au 19<sup>e</sup> siècle, Mahmut II a décidé de dissoudre le corps des Janissaires, il a fait aussi bombarder leurs casernes etc. Il a aussi fait en sorte que le "tekke" de Hadji Bektaş, dans la petite bourgade de Hadji Bektaş, soit un lieu de culte, mais pas de culte bektachi et il a ordonné la construction d'une mosquée à l'intérieur, celle que vous voyez aujourd'hui dans une des cours du couvent : elle date de cette époque-là. C'était aux yeux des bektachis une transgression, parce que les alevi ne vont pas à la mosquée, ils vont dans des "cemevis" (maison de réunion).

Aujourd'hui, le grand sujet d'actualité est : qui va financer ces lieux de culte alevi, est-ce que c'est l'Etat, est-ce que c'est la communauté ? des "cemevis" sont en train de s'ouvrir, ce qui n'est pas vu d'un bon œil par l'Islam sunnite.

Depuis la fondation de la République laïque, la Turquie a maintenant beaucoup plus de références à la religion, et cela attire l'attention. Les livres sur le soufisme se vendent. Il y a l'ouverture alevi du pouvoir actuel, qui essaie de nouer un peu avec les minorités qui ne votent pas pour lui en grande partie. Dans les cérémonies actuelles, les politiques sont très présents pour attirer le vote alevi, parce que c'est une occasion.

### **Au lieu d'un jeu mortel à deux, il y a ainsi un jeu à trois...**

Vous avez raison. Il y a d'un côté ce kéalisme, qui est un peu anachronique si on ne le réforme pas : le pluralisme n'est pas une dimension du kéalisme. Aujourd'hui le kéalisme ne répond pas aux demandes démocratiques de la société, mais en même temps, son héritage est important, notamment pour la laïcité, et les droits des femmes etc. Sur ce plan, la communauté alevi peut jouer un rôle parce qu'elle est beaucoup plus ouverte.

Mais ce qui me gêne, c'est que toutes ces références à la religion sont considérées aujourd'hui comme quelque chose de naturel, alors que ce n'était pas le cas. Pour moi la foi est une question individuelle. Aujourd'hui, en Turquie, on a tendance à exhiber sa croyance, à organiser pendant le ramadan des dîners, et puis chaque mère se vante d'avoir donné aux pauvres je ne sais pas combien de repas...

Je suis un littéraire, je ne suis pas un historien, je m'intéresse aussi à l'histoire des religions. C'est grâce au soufisme qu'une poésie est née en Anatolie. J'ai parlé de Yunus Emre, j'ai cité : "Il y a en moi un moi plus important que moi-même"... Ce livre est un récit de voyage : j'ai été dans les hauts lieux des gens du soufisme anatolien, à commencer par Hadji Bektaş, puis dans les montagnes de Bey où il y a le "tekke" de Abdal Musa, une figure aussi très importante. Et le bekachisme de Yunus Emre a aussi donné un très grand poète, Kaygusuz Abdal, dont je parle beaucoup dans ce livre, qui est considéré comme hérétique par les sunnites, parce que son questionnement va parfois très loin. Cette poésie-là, de révolte et même "hérétique", est devenue une sorte de modèle pour certains poètes turcs contemporains.

C'est surtout le côté littéraire qui m'intéressait. Mais quand j'ai pris connaissances des légendes de ces soufis, j'ai essayé de les raconter à ma manière, par exemple l'arrivée de Hadji Bektaş en Anatolie : c'est extraordinaire ! Est-ce que vous connaissez cette légende ?

Hadji Bektaş part du Khorasan et se déguise en pigeon, en colombe, pardon (c'est le même mot en turc pour pigeon et colombe). Et il y a les soufis d'Anatolie qui apprennent la nouvelle comme quoi le grand maître du Khorasan vient par là et ils veulent empêcher sa venue parce qu'ils ne veulent pas perdre la place. Ils se déguisent, eux, ils se transforment plutôt, (déguiser n'est pas le terme qui convient, c'est une vraie métamorphose et dans les croyances alevi la métamorphose est très importante). Et donc les soufis d'Anatolie se transforment en faucons, pour le tuer. Ils s'enfoncent dans le ciel et Hadji Bektaş s'adresse à l'un d'entre eux en disant :

"Eh, Doğrul ! un sage ne peut pas s'imposer ainsi devant un sage? Vous êtes venus en belliqueux, nous sommes venus en pacifistes ; vous auriez choisi une créature plus douce que la colombe, nous aurions alors choisi son apparence".



C'est le symbole de la paix et finalement Hadji Bektaş arrive dans ce petit village de sept foyers, Suluca Kara Yöyük, et il y fonde sa confrérie etc. Il est accueilli par une dame, d'où l'importance de la femme chez les alevis : c'est une femme qui s'appelle Fatma Bacı, c'est elle qui le protège. Et il y a un lion qui est un animal sacré chez les alevis parce que, justement, il a dompté le lion.

Alors que l'image est interdite dans l'Islam, il y a la représentation, surtout d'Ali. Par rapport aux sunnites, c'est quand même une transgression bien qu'Ali soit un personnage très important pour les sunnites aussi. Les Bektachis vénèrent Ali et certains vont jusqu'à dire que c'est l'incarnation d'Allah, ce qui est inconcevable pour un sunnite.

J'ai parlé du syncrétisme : il y a aussi des éléments venus d'Asie Centrale, de la religion ancienne des Turcs, mais aussi des éléments venus du christianisme, probablement par le biais de Byzance.

C'est pour cela que la Cappadoce est intéressante, c'est là que le bektachisme est né.

La figure n'est pas interdite chez les alevis, en tout cas, vous pouvez voir des portraits d'Ali partout. Il y a une peinture sous verre qui représente Ali et qui m'a toujours intrigué. On voit un homme : en apparence, c'est un chamelier avec son chameau et, sur le chameau, il y a un cercueil. La légende dit que c'est Ali qui tire son propre cercueil, celui qui est dans le cercueil, c'est encore lui.

Avec tout cela, j'ai pas mal joué dans "Sept derviches". Il y a comme cela des légendes, des croyances, que j'ai essayé de recueillir en partie, j'ai interrogé les gens. C'est une culture populaire, mais encore très présente dans l'imaginaire des gens.

**Ce cercueil ne porte-t-il pas une réponse : je ne suis pas que moi-même, je suis aussi tout mon passé. Est-ce dit d'une manière spirituelle ou d'une manière poétique ?**

Exactement. D'une manière spirituelle. C'est raconté aussi pour Hadji Bektaş. Quand Hadji Bektaş meurt, ses disciples lavent le corps et à ce moment-là, il y a un cavalier qui apparaît, qui s'approche du couvent et son visage est couvert d'un voile vert. Il assiste en fait à ses propres funérailles. C'est Hadji Bektaş qui vient, mais ils ne le reconnaissent pas, parce que son visage est couvert. J'ai aussi décrit cette scène parce que, quand vous imaginez cette géographie, la steppe, le cavalier qui apparaît au loin, qui s'approche, c'est très romanesque !

Donc, cela m'intéressait. Mais il y a sûrement des explications théologiques. Je ne suis pas entré dans ces considérations-là. Cela pose un problème parce que selon la croyance musulmane, la transcendance d'Allah est absolue, nous ne pouvons avoir aucune idée de son état, on ne peut le comparer à rien, on ne peut même pas l'imaginer. Pourtant, dit le Coran, il est aussi proche que notre aorte. Il ne se manifeste pas.

Les alevi disent que Ali est l'incarnation d'Allah et c'est pour cela qu'il y a eu beaucoup de conflits sanglants. Mais une fois le chiisme au pouvoir, ce qui est le cas en Iran, il devient aussi dogmatique.

### **Que pensez-vous des derviches tourneurs que l'on a vu en France, à Galata et en Cappadoce ?**

C'est un groupe qui fait des spectacles, ce qui est contraire à l'idée du Sema, parce que le Sema, c'est un rituel. Est-ce que ces derviches que nous voyons tourner à Galata, et quand ils sont en tournée ailleurs, est-ce que ce sont des adhérents de la confrérie mevlevi ? je ne sais. Ils respectent quand même dans ses moindres détails la cérémonie, car nous avons une idée précise de son déroulement.

Vous connaissez l'histoire de l'origine de la danse ? C'est encore une histoire, probablement véridique celle-là, qui n'est pas une légende, et que je raconte à ma manière.

Şems Tabrizi était un derviche errant, arrivé à Konya où Mevlana enseignait. Mevlana était un théologien, et c'est Şems Tabrizi qui l'a délivré du savoir pour atteindre Dieu : ce qui compte, c'est l'amour, ce n'est pas le savoir. Et ils ont eu un contact assez extraordinaire puisque Celaleddin Rumi est resté sous son influence : c'est Şems Tabrizi qui avait montré à Celaleddin Rumi la voie mystique.

L'entourage de Celaleddin Rumi s'est montré jaloux et a fait en sorte que Şems Tabrizi quitte la ville. Il est parti. Rumi était très triste, il a même envoyé son fils Sultan Veled à Damas pour chercher Şems. Cependant il est revenu après, et il a été assassiné probablement : on a caché la vérité à Celaleddin Rumi.

Quand Şems est parti pour la première fois, Celaleddin Rumi, étant très triste, se baladait dans le marché de Konya et il a entendu les bruits des marteaux des bijoutiers qui travaillaient l'or.

Il a écouté un moment, il a commencé à tourner au rythme des marteaux, et il a exécuté le premier sema dans le marché de Konya. Le propriétaire de la boutique d'où venait ce bruit l'a rejoint dans sa danse, il est devenu après son disciple. Ils étaient deux à faire la danse que font aujourd'hui encore les derviches.

### **Sur le plan religieux du sunnisme, les deux grands pays du sunnisme aujourd'hui, au 21<sup>e</sup> siècle, où se trouvent des soufismes sont la Turquie et le Maroc, notamment dans la région d'Oujda. Est-ce que c'est autorisé ?**

Au Maroc, complètement. C'est un peu plus ambigu en Turquie, officiellement ce n'est pas autorisé, mais on laisse faire.

A ma connaissance, les premiers soufis sont apparus bien avant Mevlana et Hadji Bektaş. Dans le monde musulman, ils apparaissent autour de l'an 800, et même un peu avant, un peu avant même que le sunnisme dans sa structure rigoureuse et juridique actuelle ne se constitue. C'est une émergence au sein même de la religion musulmane. Le courant mystique est une dimension de l'âme humaine. Il y a dans le fait religieux une dimension mystique et des hommes sont attirés par celle-là.

J'ai conté le départ de Şems et la tristesse de Mevlana qui lui a fait découvrir cette danse pour oublier son chagrin ; il a écrit un poème, il est très content.

Je dois boire du vin, du vin  
Ma tête doit lancer des éclairs, des éclairs  
Car c'est le moment  
Je veux être l'oiseau et voler  
Mon bras, mon nez sont revenus  
Le monde s'est illuminé  
Le monde est comble de matins  
Il est temps pour lui de hurler  
Il est temps pour lui de rugir

Mon soleil, ma lune sont revenus  
Mon œil, mon oreille sont revenus  
Mon corps d'argent est revenu  
Mon métal, mon or est revenu  
L'ivresse de ma tête est revenue  
La lumière de mes yeux est revenue  
Mon appel au voyage est revenu  
Mon beau corps d'argent est soudain entré par la porte  
Mon grand lion est revenu

Les Turcs d'Asie Centrale, dits Célestes, avaient une religion avant qu'ils ne rentrent dans les zones d'influence arabo-persane. Dans les couches paysannes d'Anatolie, dans leurs croyances religieuses, notamment chez les alevi, on trouve beaucoup d'éléments relatifs à cette religion des Turcs, dits "Célestes" d'Asie Centrale", par exemple le culte de l'arbre et du bois.

On peut montrer la continuité de certains éléments à travers la longue marche des Turcs. Quand ils sont venus en Anatolie, bien que déjà islamisés, ils ont apporté leurs croyances, leur mythologie.

Ce qui est intéressant chez les alevis, c'est que ces éléments ont survécu, alors que chez les sunnites ils ont totalement disparu du rituel.

Pour les musulmans, ce culte de l'arbre, c'est le cirque : cela rappelle l'époque du Prophète à la Mecque quand il y avait ces "trois filles d'Allah", Lat, Uzza et Manat, ces trois idoles de bois plantées dans la Kaaba".



## Les amis de la Cappadoce

### Kapadokya dostları

Le projet de sauvegarde de l'Eglise Rouge (Kizil kilise) doit encore boucler son budget.

Nous vous sollicitons pour y contribuer financièrement, dans la mesure de vos moyens, en effectuant un versement au fonds de sauvegarde de l'association :



Chèque à l'ordre de : "Les amis de la Cappadoce"  
à envoyer à : "Les amis de la Cappadoce", 22 rue Dagobert, 94130, Nogent-sur-Marne  
En joignant le coupon ci- dessous pour que vous soit adressé votre reçu fiscal.



### *Coupon-réponse*

M. Mme .....

Adresse.....

Code postal ..... Ville .....

Courriel .....

Don affecté au financement de la sauvegarde de l'Eglise Rouge: .....

Cotisation pour 2011 :- Membre actif : 25 € (une personne) ou 35 € (couple) .....

Membre adhérent : 15 € .....

Site : <http://perso.wanadoo.fr/amis-cappadoce>  
Correspondre avec le président, e-mail : [jeanpierre.couprie@wanadoo.fr](mailto:jeanpierre.couprie@wanadoo.fr)